

L'Édit de Nantes sous le regard de l'histoire
Le protestantisme, foyer de l'esprit de gauche

Emmanuel LE ROY LADURIE
LE FIGARO LITTÉRAIRE - DOSSIER
19/02/1998

L'édit de Nantes a bon dos, et il n'est pas mauvais, en ce qui le concerne, d'élargir ou plutôt d'allonger un peu la perspective, en traitant non plus de la seule année 1598, mais de quatre siècles de huguenerie. Disons qu'au cours de l'année 1997, j'ai déclenché involontairement une minuscule tempête médiatique, à l'occasion d'une interview que j'avais donnée quant à l'édit de Nantes. Je suggérais en effet, sans penser à mal, et en considérant même, de façon très innocente, qu'il s'agissait là d'un compliment, que le protestantisme français s'était situé à l'un des points d'origine de ce qui deviendra plus tard, beaucoup plus tard, notre « gauche » nationale. Un concert de protestations ne manqua pas, dès lors, de s'élever à mon encontre, comme s'il s'agissait là d'une filiation déshonorante.

Je voudrais aujourd'hui poser à nouveau cette même question, mais plume en main et pour ainsi dire à tête reposée. Je pense que mon analyse vaut essentiellement pour notre nation, il convient donc de parler ici exclusivement de la gauche française.

Reprenons le problème... dans ses débuts. Négligeons ces « hérétiques » eux aussi, qu'avaient été les « Cathares », si sympathiques qu'ils fussent. Car leur influence fut strictement régionale alias méridionale et, de surcroît, éphémère. Au vrai commencement de la Réforme européenne, se situe en fait le ci-devant moine Luther, lors de la seconde décennie du XVI^e siècle, et puis outre-Manche, un certain Henri VIII, roi Tudor d'Angleterre. Les deux hommes « réforment » leur Église, saxonne ou britannique, chacun dans son style propre. Mais le changement qu'ils opèrent de la sorte a quelque chose encore de respectueux. Le pouvoir des princes en Allemagne, ou celui du monarque, au nord du Channel, n'est pas remis en cause... et pour cause. Toute la hargne tant luthérienne que « henri-huitième » se tourne contre le Pape. Mais par-delà cette fureur papophobe, nombreuses sont les institutions, structures ou entités fondamentales du catholicisme qui demeurent en place, chez l'ex-moine comme chez le Tudor : parmi elles, l'épiscopat, une espèce de messe ou d'Eucharistie, fût-elle dévaluée, et puis la Vierge Marie, reléguée quand même à un rang plus modeste qu'au Moyen Age.

Les choses vont changer de façon quelque peu révolutionnaire avec l'implantation des idées réformées en Suisse alémanique, quelques années à peine après l'innovation luthérienne (notamment vers 1528-1529). On rencontre ici d'importants personnages, des plus hétérodoxes, comme le très déterminé Zwingli à Zurich, Œcolampade à Bâle ; peut-être Bucer à Strasbourg, hors de Suisse cette fois. Les Helvètes en tout cas font table rase ou peu s'en faut de tout ce que respectait encore plus ou moins Luther ; ils évacuent la messe, l'Eucharistie tant soit peu, la Vierge Marie, l'épiscopat, les reliques. Tout cela ne serait pas encore trop « grave » et se limiterait au secteur helvético-alémanique, un peu « provincial » à certains égards, si n'entraît en scène à son tour un Français nommé Calvin. Il a fréquenté les villes du Haut-Rhin, helvétiques et autres ; il leur a emprunté bien des idées de démolition du

culte traditionnel, qu'il a complétées par les siennes propres et qu'il a ensuite transportées à Genève, cité francophone, à tout le moins romanophone. Inutile d'insister à ce propos sur le côté radicalissime de la pensée calvinienne fraîchement passée au crible alémanique et ne faisant qu'une bouchée des vieux cultes, reliques, saints, évêques, Vierge... L'espace restreint du présent article ne nous permet pas d'explicitier l'environnement conceptuel de cette négation des vieux rites, elle-même corrélative du prodigieux recentrage des doctrines protestantes sur des données de base en effet très profondément antiritualistes, telles que la grâce divine et la foi toute pure.

L'intéressant de l'affaire, à notre point de vue, c'est que ces idées somme toute négatrices des structures, ces idées « anti » propagées par Calvin ont pu utiliser (ce qui n'était pas le cas d'un Zwingli germanophone, par définition), elles ont pu utiliser la formidable caisse de résonance qu'est dès le XVI^e siècle finissant la culture française, avec sa puissante vocation universaliste. Ainsi s'est développé, à un degré sans précédent, dans notre pays, et sur une base d'abord huguenote, puis bien au-delà, l'anticléricalisme moderne avec sa haine anti-curés caractéristique : soit le total mépris pour les prêtres et les évêques, accusés de tous les péchés possibles, fornication, putasserie, pédérastie... Agressions aussi contre les images, statues, tableaux, vitraux dans les églises, bref iconoclasme impitoyable des casseurs de 1560-1566 tant en Languedoc qu'en France du Nord.

Qui ne reconnaîtrait en tout cela, même adoucie par la suite, l'une des composantes essentielles de ce qui deviendra au XIX^e siècle et même au « premier XX^e siècle » l'anticléricalisme moderne, pièce maîtresse de l'arsenal des Diverses Gauches à l'époque de la République des Jules ? Anticléricalisme de gauche qui poursuivait de sa haine, vers 1900 encore, le phylloxera caché sous la feuille de vigne, comme on disait, bref les jésuites tapis dans leurs jésuitières ; ils tiraient, selon leurs adversaires, les ficelles du parti réactionnaire.

L'Eglise avec son passéisme dogmatique et oppressif l'avait vraiment bien cherché, dira-t-on.

Certes ! Mais la lutte ainsi menée contre elle devenait abusive à la longue. En bref, à partir de 1540-1560, la France pour la première fois dans son histoire s'était divisée en camps idéologiques opposés, catholique et anticatholique, situation qui ne s'était jamais produite en ce royaume disons avant 1520 ou avant 1500. Puisque aussi bien, répétons-le, les hérésies médiévales, par comparaison avec le protestantisme, n'avaient été, qu'on me pardonne l'expression, que bouillie pour les chats. En somme la guerre idéologique franco-française qui connaîtra tant de fortunes diverses débute chez nous, en dates rondes, vers 1550.

Bien sûr entre l'anticléricalisme de la seconde moitié du XVI^e siècle, tel que l'exprimait Agrippa d'Aubigné, et puis, d'autre part, « la mangerie de curés » du petit père Combes, cet homme de la gauche profonde en 1902-1905, bien des médiations s'interposeront. Et d'abord celle du jansénisme au XVII^e siècle, variété catholique des doctrines protestantes venues tout droit de saint Augustin et qui enseignait le caractère implacable de la grâce divine ou de la prédestination. Ce jansénisme français fut lui aussi destructeur de quantité de rites à ses yeux inutiles et superstitieux ; il fut massacreur du rococo des églises baroques, réduites de nos jours à l'état de murailles nues, grises, austères, tristes, grattées jusqu'à l'os. Et puis par-delà les idées jansénisantes, et en concurrence avec celles-ci, surgit la philosophie des Lumières, carrément antichrétienne, elle, ayant largué toutes les amarres d'avec le Christ ; portant dans ses flancs, cette philosophie tant voltairienne qu'encyclopédiste, une haine inextinguible pour tout ce qui concerne l'ignoble religion catholique apostolique et romaine.

Protestantisme, jansénisme, encyclopédisme figurent donc à des titres divers (et qui s'en plaindrait !) parmi les ingrédients multiples qui produiront un jour, à leur tour, l'immense Révolution française, avec sa colère anticléricale et déchristianisatrice de 1793-94 : iconoclasme, massacre des Carmes, culte de la déesse Raison... A Nîmes, lors d'une fameuse Bagarre, dès le début de la Révolution, les protestants se retrouvent unis avec d'autres patriotes contre les milices catholiques des faubourgs qui laissent pas mal de morts sur le carreau... La suite de l'histoire est bien connue : l'anticléricisme du XIX^e et au-delà jusqu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905), voire jusqu'au Cartel des gauches à l'immense mérite d'avoir cessé d'être sanglant. Il se justifie partiellement, répétons-le, par les attitudes quelquefois insupportables de l'Eglise catholique d'alors. Il résume en son être propre les efforts de générations de valeureux combattants dont on ne dira jamais assez les mérites, calvinistes des guerres de religion, jansénistes du grand siècle, philosophes du temps de Louis XV ; et bouffeurs de curé, à vrai dire moins sublimes que tout ce qui précède, à l'époque... de la Belle Époque d'avant 1914.

Bien sûr, tout cela n'empêche nullement qu'il y ait eu des prêtres patriotes et déjà oecuméniques en 1789 ; des curés planteurs d'arbres de la liberté en 1848 ; et aussi, en sens inverse, des bourgeois protestants, oecuméniques eux aussi, assez orientés vers la droite (au reste modérée) quand fleurissaient, en des périodes variées, ces grands huguenots que furent Guizot ou Couve de Murville. Cela n'empêche pas non plus, cela souligne même encore davantage, l'heureuse évolution des gauches : elles ont laissé tomber de façon délibérée depuis les années 1930 ou 1950 l'anticléricisme de grand-papa. Par ailleurs, la filiation qui va du protestantisme à la gauche n'est pas, tant s'en faut, hors de France, la seule concevable : c'est même le contraire qui serait vrai, s'agissant des Etats-Unis. Mais l'expérience nord-américaine à ce propos est tellement vaste qu'elle demanderait à elle toute seule un article entier et même davantage. Ce sera pour une autre fois... Tenons-nous-en pour l'instant à ces deux entités hautement estimables, admirables même que furent la huguenoterie d'une part et d'autre part la gauche française du XIX^e et début du XX^e siècle : la généalogie qui va de la première à la seconde est parfaitement honorable. En aucun cas ne devrait-on donc évoquer à ce sujet l'illustre anecdote de la poule qui avait couvé un canard...



Lionel Jospin, Michel Rocard, Pierre Joxe : trois protestants, trois hommes de gauche.
(Photo Platiau/Reuter.)
